

Tp 151m/32



INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

DISCOURS

DE

M. PAUL MAZON

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE

A L'OCCASION DE LA MORT DE

M. EDMOND POTTIER

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

lu dans la séance du 11 juillet 1934.

MES CHERS CONFRÈRES,

« On ne définit pas suffisamment l'archéologie en disant qu'elle est la science du passé. En dépit de l'étymologie, ce mot porte loin : l'archéologie a aussi pour but le présent. Il faut prendre à la lettre la belle pensée de Pascal : « Toute la suite des hommes pendant le cours de tant de siècles doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. »

C'est par ces mots que s'ouvre le petit livre d'Edmond Pottier sur *l'Art du dessin chez les Grecs*. Ils contiennent l'idée qui a guidé toute sa vie. Personne n'a jamais été plus convaincu que lui de la continuité de l'homme. A étudier le passé on gagne de se mieux connaître soi-même, on prend plus nettement conscience de ce qu'on est, de ce qu'on peut et de ce qu'on doit devenir. Pottier a trouvé dans cette conviction à la fois une méthode de recherche et une règle de vie. L'homme antique n'est pas pour lui un étranger ; c'est un frère aîné, dont il devine

INSTITUT.
1934. — 12.

m/32



les sentiments avec la plus clairvoyante sympathie. Et il ne cherche pas pour lui-même d'autres lois morales que celles qui, dans tous les siècles et dans tous les pays, ont formé des types exemplaires d'humanité. Il a été consciemment et volontairement un humaniste. Mais je n'entends pas le mot dans le sens un peu rétréci que lui a donné l'usage et qui semble contradictoire à la définition même de l'historien : il n'étudiait pas l'antiquité seulement pour y choisir et s'assimiler ce qu'elle contient de plus précieux ; il étudiait aussi en savant, également apte à saisir la différence des mœurs et la ressemblance éternelle des instincts, et soucieux de ne laisser rien perdre des réalités qu'il arrivait à apercevoir à travers les documents. Et c'est ainsi que, de l'étude d'une technique au domaine très limité, de la céramologie, il est arrivé à faire une science, grâce à laquelle nous connaissons le mieux aujourd'hui, non seulement la civilisation athénienne, mais l'ensemble des civilisations orientale et grecque au cours de trois millénaires avant J.-C.

Sa vocation se décida de bonne heure et elle fut favorisée d'une heureuse chance. Dès la troisième année de son séjour à l'École d'Athènes, des circonstances habilement ménagées lui fournirent l'occasion d'exécuter des fouilles dans une grande nécropole à figurines, sur l'emplacement de Myrina, en Asie Mineure, avec son camarade Salomon Reinach. Le grand ouvrage qu'il consacra à cette découverte fit époque. Reinach s'était réservé la partie qui concernait les fouilles ; Pottier celle qui regardait les figurines. Ce qu'il vit et ce qu'il sut faire voir derrière toutes ces statuettes si gracieuses et si variées, c'est l'état social dont elles témoignent. Il avait toujours répugné à une conception étroite et quelque peu conventionnelle de l'atticisme qui était de mode à l'époque où il entra à l'École Normale. Il sentait que la plupart des œuvres littéraires ne nous livrent qu'une partie de la vie antique, et que l'art d'un peuple peut souvent déceler une réalité aussi riche et aussi profonde que les chefs-d'œuvre de la poésie, de l'éloquence et même de l'histoire. Or, il avait la passion du réel. « L'idéal est né du réel », dit-il quelque part. Et ailleurs — dans une lecture faite ici même en 1907 — il montrait avec force l'intérêt historique des monuments les plus humbles de l'art populaire. « Non seulement, je ne crois

pas permis à un homme — sauf aux aliénés — de s'évader du réel, mais j'estime que l'artiste comme le littéraire est incapable d'exprimer autre chose que ce que l'on a pensé et senti autour de lui. » Et c'est pourquoi, après les terres cuites, il interrogeait les vases, avec une curiosité pénétrante, aussi attentive à tous les détails de la technique qu'au sentiment inspirateur de l'œuvre. Sa thèse sur les lécythes blancs, ces charmants vases funéraires dont les figures polychromes si vivement tracées à la pointe du pinceau nous donnent la forme populaire de l'atticisme dans l'art, est un chef-d'œuvre de science et de goût, où l'on voit ce que l'analyse intelligente et précise d'une peinture de vase peut révéler des croyances et des inquiétudes religieuses d'un temps. Pottier avait trouvé sa méthode: Il la mania jusqu'à la fin de sa vie avec une sûreté sans cesse accrue, et il en prouva la valeur en l'appliquant successivement aux divers monuments du monde oriental que de nouvelles fouilles ont amenés à la lumière dans le cours de ces dernières années.

Il entre au Louvre en 1884, comme conservateur adjoint des Antiquités orientales et de la Céramique grecque. Il y restera plus de quarante ans et y laissera le souvenir d'un organisateur aussi ingénieux que vigilant. Son premier soin est de dresser l'inventaire du magnifique trésor que forment les collections de vases antiques de notre Musée national. Son *Catalogue* est un modèle du genre. Le premier volume est consacré à la période primitive, où les vases ne parlent guère que par les ornements plus ou moins élémentaires qui les décorent. Pottier cherche à trouver le lien qui peut unir les unes aux autres ces séries de poteries troyennes, mycéniennes, égéennes, qui permettent de s'orienter dans une antiquité très haute. Il le fait avec prudence. Il nous met en garde contre ce que Léon Heuzey appelle « l'illusion des sauts brusques, des coupures accusant des arrêts de vie de l'histoire, alors qu'il n'y a que des lacunes dans nos découvertes ». Cependant il suit à la trace le décor mycénien passant en Asie Mineure et se perpétuant dans la céramique ionienne, curieux vestige d'une civilisation à forme mycénienne, comme celle dont les poèmes homériques reproduisent le tableau. Le second volume est plus intéressant encore. Il est réservé à ces vases découverts en Italie qui nous révèlent un art local profondément

inspiré de l'archaïsme grec, à cette élégante poterie noire dont les formes, la décoration montrent la facture orientale de plus en plus réglée par un goût supérieur. Puis vient la grande importation des vases corinthiens, où Pottier retrouve toujours l'influence de la Grèce asiatique, mais s'exerçant par l'intermédiaire d'une grande ville commerçante de la Grèce continentale ; de là une amélioration progressive dans ce style traditionnel, qui réduit de plus en plus la part des éléments décoratifs, pour faire place aux compositions légendaires, où la figure humaine joue un rôle prépondérant. Le troisième volume paru en 1907 mène cette histoire de la céramique jusqu'à la fin du ^ve siècle. C'est toute la vie hellénique qui défile ainsi sous nos yeux dans des scènes empruntées à la mythologie, à l'épopée, au théâtre, plus souvent encore à l'existence familière, nous renseignant ainsi par exemple sur l'éducation des éphèbes ou sur les mœurs du gynécée. Je connais peu d'œuvres de science qui soient aussi attachantes et aussi instructives que ce *Catalogue*, au titre si modeste.

Mais ses fonctions au Louvre amènent bientôt Pottier à sortir des limites du monde grec. A partir de 1902, il aborde l'étude des antiquités orientales du Louvre. Le problème des rapports entre la Chaldée et l'Égypte l'attire particulièrement. Il étudie la fusion des deux arts dans les produits phéniciens et chypriotes. Surtout il cherche à mesurer exactement la part des apports orientaux dans le monde grec. Il suit avec intérêt les découvertes d'Evans en Crète et, un peu plus tard, celles de la mission de Morgan à Suse. En 1912, il donne une importante contribution au tome XIII des *Mémoires de la Délégation en Perse*. Sa maîtrise s'y affirme sur un terrain bien éloigné de ses premières études. Il réussit là, en effet, non seulement à fonder le classement de la céramique susienne, mais à projeter la plus vive lumière sur toute la haute antiquité élamite. Il publie également deux importants catalogues, celui des *Antiquités de la Susiane* (en collaboration avec son élève Maurice Pézard) et celui des *Antiquités assyriennes*, où il met au point les travaux de ses prédécesseurs. Puis, c'est l'art hittite qui retient son attention par les possibilités qu'il offre de rapprochements avec l'art grec ; il s'applique dans ses études sur l'art monumental et

la céramique hittites à démontrer leur originalité. Il suit attentivement les fouilles exécutées à Arslan Tash et à Byblos. Vous l'avez entendu ici, il y a encore quelques mois, à propos des recherches exécutées au cours de ces dernières années en Mésopotamie et sur le plateau iranien, revenir sur le problème d'une céramique au style voisin du style I de Suse, qu'il avait d'abord proposé de dénommer style I bis, et pour lequel il apportait cette fois le nom plus compréhensif de « protoiranien ». Partout il fait preuve de la même sûreté d'information et de jugement.

En dépit de cette activité nouvelle, il ne néglige pas l'archéologie classique ; il multiplie les publications sur ce sujet. Il ne faut pas, parce que son œuvre est dispersée dans les Revues et dans des collections de toute espèce, s'en dissimuler l'importance et l'originalité. Il me serait impossible d'énumérer ici les titres de tous ses livres, mémoires ou articles. Le nombre en est trop considérable, et, dans cette immense production, il n'y a rien d'insignifiant, rien qui ne soit marqué de cette distinction qui est le propre du talent de Pottier, et qui se retrouve aussi bien dans ses mémoires érudits que dans ses ouvrages de vulgarisation. A quelque public qu'il s'adresse, Pottier parle toujours avec la même simplicité de ton. Il ne joue pas le savant devant des artistes, ni l'artiste devant des savants. Il a partout la spontanéité, la justesse d'expression d'un homme également sensible aux joies que procure la recherche érudite et à celles que donne la simple contemplation d'une belle œuvre. Toutefois, c'est peut-être quand il écrit pour le grand public qu'il montre le mieux cette aisance gracieuse où se trahit le plaisir qu'il éprouve lui-même à révéler à des profanes une source d'enthousiasme. De petits livres comme son *Douris et les peintres de vases grecs* sont de la qualité la plus rare. Et, pour ne citer que des travaux écrits dans les derniers mois de sa vie, je rappellerai encore ici le charmant article qu'il donnait en janvier dans les *Mélanges Bidez* sur la *Vieillesse des dieux grecs*, ou celui qu'il faisait paraître l'an dernier dans les *Monuments Piot* sur les *Fragments d'une hydrie de Caeré à représentation homérique* et qui nous renseigne de façon si curieuse sur l'état du texte de l'*Iliade* en Ionie au début du vi^e siècle.

Mais l'œuvre de Pottier n'est pas seulement celle qu'il a signée. Ses collaborateurs ou ses amis savent seuls tout ce qu'il a donné de son activité et de son temps aux œuvres collectives auxquelles il a cru devoir s'intéresser, à ce travail ingrat de préparation, de contrôle, de révision, qui est inaperçu et qui reste anonyme, mais qui exige une attention, un dévouement de tous les jours. Pottier avait l'abnégation nécessaire pour les tâches de ce genre. Il l'a montré dans toutes les Associations scientifiques qui ont fait appel à lui, à l'Association des Études grecques, dont il fut toute sa vie un adhérent fidèle, à la Société E. Renan, qui le choisit pour son premier président. Il l'a montré en acceptant de diriger, soit seul, soit avec d'autres, des périodiques comme *Syria* et comme la *Revue Archéologique*, où il succéda à son ami Reinach. Il l'a montré surtout en prenant, aux côtés de Saglio, la direction du *Dictionnaire des Antiquités*, fondé par Daremberg. On trouvera là plus de quatre-vingts articles de lui, articles souvent très étendus et équivalant à de véritables mémoires, mais qui ne représentent sans doute pas le dixième de l'effort que lui a coûté la direction même du Dictionnaire, la poursuite des collaborateurs, le contrôle de la rédaction — la recherche des illustrations, la correction des épreuves. Il l'a montré enfin en se chargeant, à la demande de l'Union académique internationale, de la direction du *Corpus vasorum*, répertoire de tous les vases antiques d'argile, avec ou sans décor, qui existent dans les collections publiques et privées des pays éditeurs. Ce qu'est une besogne de ce genre, seuls les initiés l'imaginent exactement. Pottier consacra à cette tâche ses dernières années. Pour s'y donner plus complètement, il devança volontairement l'âge de la retraite. Jamais il ne se plaignit de s'être mis ainsi, à chacune des grandes périodes de sa vie, au service de l'intérêt général. Il se considérait comme un grand commis de la science. Il avait sans doute une légitime conscience de sa valeur, mais pas ombre de vanité ni d'amour-propre. Je ne sache pas qu'aucun de ceux qui l'ont le mieux connu ait jamais saisi en lui une petitesse.

Une telle activité, si continue et si fructueuse, eût suffi à d'autres. Et cependant je laisserais de côté une partie de l'œuvre de Pottier à laquelle il tenait le plus, si je ne parlais pas ici de son ensei-

gnement. Pottier n'a pas été seulement un savant, il a été aussi un professeur, un maître écouté, dont l'influence reste considérable. Il a professé quelque temps à l'École des Beaux-Arts un cours d'histoire et d'antiquités, et à l'École du Louvre pendant trente-cinq ans un cours de céramique antique, créé par lui-même, qui s'élargit au bout d'une quinzaine d'années et finit par embrasser toute l'archéologie orientale et grecque. Il donnait cet enseignement tantôt dans les salles de cours de l'École du Louvre, tantôt dans les galeries, en face des monuments eux-mêmes. A tous ceux qui les ont entendues, ces leçons ont laissé un souvenir inoubliable. Pottier avait un remarquable talent d'exposition. Il était clair et sincère — d'autant plus sincère qu'il offrait à ses auditeurs dans ses cours la première esquisse des livres qu'il préparait. Il les initiait ainsi à sa méthode de travail, il leur réservait la confiance de ses scrupules il les faisait assister à la genèse de ses certitudes. Il trouvait lui-même un réel plaisir à enseigner sous cette forme si franche et si personnelle ; et un des hommages auxquels il fut le moins insensible, ce fut celui que lui rendit l'École du Louvre, lorsque, à une de ses nouvelles salles, elle décida de donner le nom de *Salle Edmond Pottier*.

Quant au rôle qu'a joué Edmond Pottier à l'Académie, Messieurs, vous le connaissez tous. Il était, après notre Secrétaire perpétuel, le doyen d'élection de notre Compagnie. Il lui appartenait depuis trente-cinq ans ; il faisait partie de presque toutes nos grandes commissions. Dans ses rapports, comme dans ses communications ou dans ses interventions en séance, il montrait toujours la même compétence, la même lucidité, le même souci de stricte justice. Le plaisir que donnait à ses auditeurs sa manière si fine et si limpide se doublait de celui qu'ils éprouvaient à se sentir en complète sécurité : ils pouvaient s'abandonner au charme de sa parole, sans craindre qu'il en usât pour les égarer, puisque ce charme était fait de justesse, de mesure et de probité. Vous l'aviez choisi pour être votre représentant à l'Union académique internationale. Il s'y était fait apprécier comme il le méritait ; il avait là aussi, acquis de solides et fidèles amitiés. C'est qu'il possédait au plus haut point cette qualité que les Grecs appelaient φιλάνθρωπία, cette courtoisie de langage et de manières qui se fonde sur un sentiment profond et supposé réciproque de la dignité humaine. Et ce

n'était là pourtant qu'un des fruits, et un des moins rares, de cet « humanisme » qui a commandé toute la vie de Pottier, qui lui a donné sa rectitude et son unité. A sa foi, fondée sur l'histoire, dans la valeur de l'effort humain, Pottier a dû la constance de son propre labeur — sans compter les joies qui ont accompagné cet enrichissement perpétuel de son esprit et qu'il a tenu lui-même à reconnaître dans le dernier adieu adressé à ses amis. Il lui a dû aussi le stoïcisme avec lequel il subit, fièrement, au cours de la guerre, un deuil irrémédiable. Il lui aura dû enfin l'admiration et l'affection qui entoureront sa mémoire et qui ne seront nulle part plus sincères et plus durables que dans cette Académie, où l'on peut mesurer mieux qu'ailleurs le prix de son œuvre et de sa vie.

